

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 10

Artikel: Le montagnard et le bateau à vapeur
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183717>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
 Pour l'étranger : le port en sus.

Lausanne, le 4 Mars 1876.

Nous avons parlé dernièrement des propriétés du lait de chienne employé comme médicament chez les enfants rachitiques. Voici un résultat d'un autre genre, mais non moins étonnant, obtenu par la transfusion du sang de chèvre. On sait que cette opération consiste à faire passer du sang des veines d'un individu dans celles d'un autre individu, pour remplacer celui qu'il a perdu par une hémorragie ou par toute autre cause. Il est important que la transfusion se fasse avec le sang d'un individu de même espèce, cependant, on paraît l'avoir essayée avec le sang d'un animal, comme l'attestent du reste les détails suivants empruntés à un journal de médecine :

« Un homme appelé Simpson était à la veille de mourir de consomption, lorsque le docteur Hopkins, qui lui donnait des soins, résolut de recourir à la transfusion. Comme personne des amis et des voisins de Simpson ne consentait à fournir le sang qui lui devait rendre la vie, le docteur Hopkins n'eut d'autre alternative que d'employer à cet effet le sang d'une chèvre que possédait le malade. Il ouvrit donc une veine de Simpson et injecta une certaine quantité du sang de l'animal. Simpson revint immédiatement à la vie ; mais son retour à l'existence fut marqué par les symptômes les plus désagréables. Il n'eut pas plutôt repris ses forces, qu'il bondit hors de son lit, et, secouant la tête à la manière des boucs, il se mit en mesure de courir sus au docteur. Hopkins, après avoir reçu en pleine poitrine cinq ou six coups de tête de Simpson, avec la force d'une machine de guerre, se réfugia dans la chambre voisine ; aussitôt Simpson l'y poursuivit, et il heurta la porte avec une telle violence, qu'il en fit voler les panneaux en éclats. Mais son attention fut bientôt distraite par sa belle-mère qui entrat dans la chambre. Un coup de tête bien dirigé renversa l'infortunée lady, et comme elle appelait au secours, Simpson sautilla autour d'elle et fit tous ses efforts pour brouer les fleurs qui formaient le dessin du tapis. A la fin, il se tint tranquille, mais il effrayait tout le voisinage par son éternel « bêè ! »

» Alarmé de la situation de son malade, et sensible aux reproches de Mme Simpson, le docteur Hopkins chercha à conjurer le mal si c'était encore possible.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Il attendrit un Irlandais qui était au service de la famille, et il injecta pour la seconde fois dans les veines de Simpson du sang frais de ce fidèle serviteur. Simpson est aujourd'hui très bien ; une seule fois, depuis la dernière transfusion, il a frappé de la tête. Un de ces dimanches derniers, en entrant dans une église, un globule du sang de la chèvre étant probablement resté dans son cerveau, il se rata tête baissée sur le sacristain ; mais il revint bientôt à lui, et il s'excusa de son mieux auprès du malheureux homme indigné, qu'il avait étendu tout de son long par terre avec le livre d'heures. »

Ceci nous rappelle une histoire désolante, racontée par About, celle d'un élégant notaire qui, après avoir perdu son nez dans un duel au sabre, tomba dans le plus cruel désespoir. Offrant la moitié de sa fortune au chirurgien qui se chargerait de lui rendre l'organe si nécessaire pendant les rhumes de cerveau, il s'en présenta un qui voulut lui fabriquer un nez au moyen d'un lambeau de chair découpé sur le front et adroitement rabattu sur le siège du mal. Le malade, effrayé de ce procédé, refusa, préférant la mort à une seconde mutilation. Le docteur lui proposa alors de prélever le lambeau nécessaire sur le bras d'un vigoureux Auvergnat, porteur d'eau à Paris. L'opération réussit au-delà de toute attente ; au bout d'un mois, le notaire était de nouveau possesseur d'un nez fort convenable qui lui permit de rentrer dans le monde et de prétendre à la main d'une riche et belle héritière. Mais, ô malheur ! le nez emprunté à l'Auvergnat entretenait avec celui-ci d'irrésistibles sympathies, comme un plant étranger conserve dans nos vignes le cauchet de son origine. De façon que chaque fois que l'Auvergnat se livrait à la boisson, le nez du notaire bourgeonnait et le forçait à rester à la maison, inconvenient auquel il ne put remédier qu'en hébergeant et surveillant, sous son propre toit, le porteur d'eau, qui lui fit alors d'autres misères en courtant tour à tour la cuisinière et la femme de chambre.

Le montagnard et le bateau à vapeur.

Les montagnards ont dans tous les temps été cités pour des gens méfiants, qui n'acceptent une chose qu'après mûr examen et y avoir sérieusement réfléchi. Cette opinion est-elle toujours juste ? Nous ne

le pensons pas et nous ne voulons nullement nous prononcer là-dessus. Quoi qu'il en soit, voici un fait qui semble la justifier.

En 1824, un habitant des Alpes, qui dépassait la cinquantaine et avait rarement quitté ses montagnes, fut appelé à faire un voyage à Lausanne. Il parcourut les environs du chef-lieu et vint à Ouchy au moment où l'on construisait le premier bateau à vapeur qui a été lancé sur le Léman. S'informant de ce que l'on faisait là, des ouvriers crurent qu'en gens d'esprit, ils ne pouvaient mieux faire que de s'amuser aux dépens du curieux visiteur.

« C'est, lui disait l'un, une machine pour aller à la lune. C'est, disait un autre, un ballon pour voyager dans les airs. Non, c'est pour faire l'ascension du Mont-Blanc, ajoutait un troisième, etc., etc. Et les explications les plus absurdes d'aller leur train. »

Notre homme écoutait ces sornettes en hochant la tête d'un air rien moins que convaincu, lorsqu'un pasteur de Lausanne, qui avait vu et entendu ce qui se passait, l'aborda poliment et entama la conversation. Il lui fit comprendre que ces gens se moquaient de lui et crut devoir le renseigner plus exactement. Il s'agit, lui dit-il, d'un grand bateau comme on en n'avait encore point vu dans le pays, qui serait mu par une machine à vapeur et irait d'Ouchy à Genève en 3 heures, etc., etc.

Quand il eut fini, notre montagnard, qui avait écouté ce discours d'un air aussi peu convaincu qu'auparavant, tourna le dos à son interlocuteur et s'éloigna en disant :

L'est onco césique qu'est lo pe dzanlião dè ti.



On municipau à l'espousechon dè Paris.

Ein 67 l'ai a z'u pè Paris cein que lâi diont l'espousechon, que cein étai tant bio, po cein que lâi avâi dè tot cein qu'on pâo émagine, onco pî qu'âo Bazâ vaudois, et que ia gaillâ dè dzeins dè pè châotré que lâi sont z'u pè lo tsemin dè fai, qu'avâi rabbattu à clliâo qu'allâvont à cllia fêta.

On municipau, que ne vu pas nonmâ, s'étai betâ dein la boula dè lâi allâ assebin. S'arâi bin la nortse, se sè desai, s'on est pas asse fotu dè vairé Paris què l'asseesseu, que sè bragué tant; su pas plie bedau què li; hardi! route!... Minè on part dè moulo à Lozena po sè férè quauquè dzaunets et modè po Paris.

Arrevâ lé, trovâ destrâ dè galés afférès que n'avâi jamé vu pêce, et sè dese: Baque! on ne châi vint pas ti lè dzo, faut profitâ; dè maniére que volhie tot vairé: lè panoramâ, lè ménadzeri, les comédiens, la fenna à barba et totè clliâo bougréi, se bin qu'avoué quauquè quartettés decé, delé, et on part dè bons bocons dè ruti, l'eut bintout tot riclliâ et son bosson fut à sè. N'iavâi pas moian dè trovâ dâi cognessances po eimprontâ; n'ousâ pas allâ démandâ à n'on collègue dè la municipalité dè Paris dè lâi férè on serviço, et ma fâi du sè serrâ on pou lè boué. L'étai dza restâ on dzo sein medzi cein que vo

farâi mau dein on ge et l'avâi adrâi fan. Passé devant ion dè clliâo grands cafés iò onna masse dè mondo s'apedansâvont et l'allugâvè clliâo dzeins du d'efrou. Té râodzâi-te pas! se desai, vouaïque z'ein qu'ont tot à remolhie-mot, que rupont et que bâïvont à tirelarigot et mè crâivo dè fan; n'est portant pas justo! M'ein fotto, cheinto lè rattés que sè corrattont dein mon veintro, vu eintrâ et quand sari bin repéssu, on vaira.

L'eintrè tot drâi; sè va chetâ à 'na petita trâblia ào fond d'n'a tsambra à bâirè et tapè trâi coups avoué son dordon.

— On y va! on y va! Que désire M'sieu?

— Apportâ mè vâi oquie po mè mettrè derrâi lè têtets.

— M'sieu demande...

— Oquie po mè garni lo pétro.

— (D'où sort cet original!) M'sieu veut-il boire et manger?

— Lo bon san! Et pi apportâ dâo bon, et pi prâo.

Lo sommeillié, qu'avâi fini pè oûrè cein que volliâvè, lâi apporté à dinâ, et noutron municipau eut bintout tot réduit.

— M'sieu est-il content, que lâi dese lo someillié, que veyâi que tot étai nettiyi.

— Oh! adrâi conteint, fédè-vâi redroblia.

L'est cein qu'on fê, et quand l'eut prâo, criâ lo sommeillié et l'ai dit :

— Attiutâ, mon chairami, fâ pliézi dè vo vairé traci perquie et servi tot voutron mondo, vo z'êtes bin dè plie dégourdi què clliâo dè per tsi no, mâ ditè mè vâi, voutron maîtrè est-te ice, y'amérâ bin lo vairé!

— Oh! il est trop occupé et n'a pas le temps de faire la conversation avec un chacun.

— Cein ne fâ rein, ditè-lâi adé dè veni quanqu'ice, yé oquie d'importeint à lâi derè, dein s'n intérê.

Lo someillié va derè à son maîtrè qu'on lo dèmandavè, et coumeint lo maîtrè étai dè bouna, cé dzo, ye va.

— C'est vous qui me me faites demander?

— Oï, achetâ-vo vâi quie on momeint. Dítè-vâi, vo z'ai on rudo commerce perquie?

— Eh! certainement, on a de la besogne, et pas peu.

— Mâ les dzeins pâïont-te bin et ne vo font-te pas la quiua?

— Oh! pas seulement! En général, le Parisien est honnête.

— Ne dio pas na; mâ n'ien a-te jamé que décampéyont sein pahî?

— Oh mafî! il y en a toujours quelques-uns.

— Adon vo cordè après po lè racrotsi?

— Du tout, nous n'avons pas le temps, le service en souffrirait et on y perdrat encore davantage.

— Adon vo portâ plieinte?

— Non plus.

— Et que fédè-vo?